

Des roses rouges dans un jardin

I

Dans l'atelier de menuiserie, les machines ronronnaient dans une bonne odeur chaude de bois coupé. Le patron et ses deux ouvriers s'affairaient autour des machines électriques, les pieds sur un épais tapis de copeaux crissants et tout environnés de sciure qui voletait partout.

C'était l'unique menuisier du village. L'on distinguait des tables de bois blanc, une commode, des embrasures de portes, un début d'escalier, que des clients avaient commandés.

Deux coups impératifs furent frappés à la porte.

— Entrez !

la porte s'ouvrit, laissant passage à un homme de haute stature taillé à coup de serpe, à la démarche lourde, les yeux noirs enfoncés, la crinière très brune, le front étroit, l'air bourru.

— Vous désirez, Monsieur ? fit le menuisier aimable, s'avançant vers l'inconnu.

— Vous faites bien des cercueils, n'est-ce pas ? demanda l'homme.

— Mais oui... oui, bien sûr, Monsieur...

— Je voudrais un cercueil en chêne clair, assez robuste, avec des poignées d'argent.

— Mais oui, Monsieur... Donnez-moi les mesures du défunt et je vous aurais cela dans les 24 heures... Quel jour est l'enterrement ?

— L'enterrement ? Non, il n'y pas d'enterrement...

Les ouvriers s'arrêtèrent net devant leur établi et ils écoutaient, échangeant des regards...

Le menuisier croyait avoir mal entendu :

— Et vous voulez un cercueil ? Interrogeait l'artisan qui ne bougeait pas.

— Ne vous occupez pas... Je désire un cercueil.

L'inconnu le suspectait peut-être de mauvaise volonté et s'emporta :

— Je vous demande si oui ou non vous pouvez m'en fournir un.

Le menuisier, en bon commerçant, ne sourcillait plus :

— Entendu... Quelles sont les mesures ?

— Faites-les aux miennes.

L'artisan désigna le mur :

— Mettez-vous là, contre la boiserie...

L'étrange client s'exécuta et le menuisier marqua d'un coup de craie l'endroit atteint par l'extrémité du crâne du requérant. Il fit de même pour la largeur.

Ensuite il mesura avec un mètre.

Leur stupéfaction passée, les ouvriers avaient repris leur travail, tout en retenant des fous rires.

— Je compte toujours quelques centimètres de plus, dit le menuisier, il ne faut pas que ce soit trop juste...

Et il écrivit des chiffres sur un papier qu'il déposa sur une table.

— Bon, alors en chêne clair, vous ne le voulez pas tout de suite, puisque... ce n'est pas trop pressé ?

— Si, si, je le veux dans une huitaine, fit l'autre énergiquement.

Ils s'entendirent ensuite sur le prix et la qualité du bois.

— Et que ce soit solide.

— Oh ! Monsieur, vous en aurez pour la vie, dit le patron qui s'amusait et voulait faire de l'humour.

L'homme tira un carnet de chèques, écrivit la somme convenue et tendit le papier au commerçant.

— Votre adresse, je vous prie, pour la livraison.

C'était le nom d'une propriété située aux confins du village que l'artisan ne connaissait pas.

L'homme s'en alla sur un sec au revoir.

Le menuisier et les ouvriers éclatèrent de rire et les plaisanteries fusèrent : "C'est un fou !" dit l'un. "Il a dû découper sa femme en morceaux, il fait le travail tout seul", dit un autre.

Puis ils se remirent à leur ouvrage. C'est qu'il y avait un mobilier à fabriquer pour la fille du maire qui se mariait. Ils voulaient finir cette tâche avant de commencer la fabrication de la bière de ce farfelu.

Les jours passèrent si rapidement que la date promise pour la livraison arriva sans que le travail fût fait.

— Bon Dieu ! fit le menuisier quand, huit jours plus tard, il aperçut de loin, venir vers sa boutique, le macabre énergumène. Le client avait l'air furieux :

— Alors, et ma commande ?

L'artisan bredouilla :

— Nous avons eu une demande urgente...

— Mais, c'est que je suis très pressé !

— Bon, j'y travaillerai toute la nuit, s'il le faut, mais votre cercueil, vous l'aurez demain !

— J'y compte bien.

Et il sortit.

— Allez ouste, vite à cette satanée bière cria-t-il aux ouvriers.

Et tout en découpant les planches, les clouant, les peignant, les langues se déliaient de nouveau.

— Ah ! Celui-là, comme original je n'ai jamais vu ça, je me demande bien ce qu'il compte faire... peut-être s'y fourrer dedans !

— J'en ai connu un...

Le lendemain, deux apprentis sonnèrent à la grille d'un jardin entourant une grande et vieille maison du pays.

L'homme ouvrit :

— Ah ! Enfin !

Les ouvriers sortirent de la camionnette, l'objet tant désiré de bien sinistre forme et le portèrent dans la maison. Le propriétaire les aida à le transporter au premier étage et désigna un coin de tapis dans une pièce remplie de meubles rustiques, poussiéreux, dans un beau désordre.

— Tenez, mettez-le là, c'est ma chambre...

Empochant un pourboire, les garçons déguerpirent en ricanant doucement !

II

L'homme était veuf. Il venait de perdre Geneviève dans un horrible accident. Elle s'était rendue à Paris où demeurerait sa sœur et le destin eut la malencontreuse idée de lui suggérer de faire un tour dans un grand magasin.

Pour une campagnarde, les grands magasins parisiens offrent beaucoup d'attraits. Elle était toute heureuse, Geneviève de parcourir tous ces rayons si alléchants de frivolités, lingerie fine, soies et parfums, et de voir la nouvelle mode qui se faisait dans la capitale, même si sa bourse ne lui permettait pas de satisfaire tous ses désirs.

Elle venait ainsi chez sa sœur de temps en temps. Celle-ci la menait au théâtre et en visite chez des amis à elle. Petits séjours fort agréables qui la distrayaient de la monotonie de son village où elle vivait avec Raymond, son mari, qui avait un caractère taciturne, bougon, malgré qu'il soit bon dans le fond et qu'il l'aimât.

Or, cet après-midi là, sa sœur ayant un de ses enfants souffrant, l'avait laissée aller seule dans ces grands magasins du quartier de la gare Saint-Lazare.

Vers cinq heures, une bombe de terroristes posée à l'étage où elle se trouvait, explosa, fracassant le parquet, le plafond et tout un rayon de tissus... un incendie

s'ensuivit... Cris... panique... On dénombra de nombreux blessés, mais aussi des morts, Geneviève en était.

Sa sœur alerta Raymond que déjà la police avait informé. La télévision fit voir d'affreuses images aux informations du soir.

Raymond crut reconnaître le corps, ou ce qui en restait, de sa pauvre femme quand on fit venir à la morgue de l'hôpital parisien qui avait recueilli les dépouilles mutilées des victimes. Il fit enterrer son épouse dans le petit cimetière de leur village.

Ils demeuraient dans une grande maison solitaire, vivant du produit de leurs terres et de locations d'appartements dans la ville du Mans. Leur existence retirée n'était pas sans susciter des ragots dans le pays : on le taxait, lui, de « sauvage » et elle, on la présentait comme une femme douce et bonne qui ne voulait pas déplaire à son mari, même si elle semblait s'ennuyer dans ce lieu isolé avec « cet ours » comme on disait.

III

Voilà que depuis la mort de sa femme, Raymond surprenait des bruits suspects dans sa maison. La nuit surtout il se réveillait à la même heure : 3 heures. Des coups étaient frappés à la porte, de sa chambre. Il se levait, allumait l'électricité, ouvrait la porte, regardait dans le couloir, et cela recommençait toutes les nuits. Une fois aussi, il entendit des bruits bizarres, comme si l'on déplaçait des meubles. Il descendit dans la cuisine, pensant à un cambrioleur qui se serait introduit au rez-de-chaussée, mais il ne vit personne et ne constata rien d'anormal.

Les bruits continuèrent, auxquels se joignirent des chuchotements, des murmures, des craquements de bois dans les vieux meubles...

Il devenait fou ou, se disait-il « cette maison est hantée » tout en n'y croyant absolument pas.

Cependant comme ces manifestations insolites continuaient il s'avisa de changer de chambre. La maison était grande. Il dormit sur un petit divan de son bureau, là où il faisait ses comptes et où il rangeait ses papiers. Il ne fut pas réveillé cette nuit-là et il se dit qu'il avait eu raison de quitter la chambre où il avait du être le jouet d'hallucinations. Mais la nuit suivante, il fut de nouveau réveillé par les bruits frappeurs, cette fois contre le mur.

Il se redressa, se demandant qui interroger dans le village à ce sujet, mais il craignait d'être pris pour un fou. Le curé ? Il avait entendu dire que dans les campagnes, on croyait à ces phénomènes-là et que le curé quelquefois, pratiquait des exorcismes. Raymond n'osait pas aller le voir et, pensait-il, est-ce que le Démon s'occupe d'un simple citoyen et lui fait des farces ?

Il demeurait perplexe, mais, dormant mal, sa santé finissait par s'en ressentir il fallait réagir.

Et puis, il y eut un fait nouveau : il fit un rêve dans lequel il revit Geneviève, elle lui parlait et il entendit ceci : « Ce n'est pas moi que tu as fait enterrer dans notre cimetière... il y a eu confusion de nos corps déchiquetés... j'erre autour de notre maison... je voudrais trouver un gîte, un vrai abri, une tombe où je serai enfin délivrée de mon errance... je compte sur toi... »

Raymond se réveilla sur ce rêve. Complètement bouleversé. Cette voix, il l'avait reconnue et aussi l'image de sa femme. Etait-ce possible ? Avait-il vraiment communiqué avec elle ? Geneviève, mais il ne restait d'elle qu'une affreuse chose enfermée dans un plastique qu'on avait ensevelie dans le cercueil...

Alors il réfléchit et se posa des questions : « Des restes » et si ce n'étaient pas les siens ? Il revit en pensée les neufs cercueils alignés dans la chapelle ardente de

l'hôpital et les familles des victimes assistant à l'horrible spectacle des mises en bière...

Ce rêve le traumatisa à tel point qu'il se dit : « Après tout pourquoi ne me risquerais-je pas à acheter un cercueil, comme « elle » semble le demander ? Si ces phénomènes existent, ma femme sera contente de moi et me laissera la nuit, dormir... Ainsi, j'accomplirai le vœu d'une morte, je peux bien faire ça pour elle, s'il ne s'agit que d'un banal rêve sans signification, eh bien, par amour, j'aurai accompli une action inutile, même grotesque que personne d'autre que moi ne saura et dont on ne pourra se moquer, mais qui, de ma part, sera une preuve d'amour, la dernière que je lui aurais donnée... »

C'est ainsi qu'il alla commander une bière au menuisier du pays sans préciser à qui elle était destinée, préférant être taxé « d'original » plutôt que de passer pour un fou voulant enterrer un fantôme !

IV

Et maintenant, il attendait. Il avait fait poser la « chose » dans leur chambre conjugale, dissimulée derrière un paravent. Il dormait de nouveau dans cette pièce mais, tout de même la vue de cette bière était déprimante et il ne voulait pas l'apercevoir dès son réveil !

Quand il fut réveillé cette nuit comme les autres par les coups frappés à la porte, il dit tout haut : « mais oui, viens ici Geneviève, étends-toi dans le cercueil, il est pour toi, il t'attend, je te l'ai acheté, j'ai compris le rêve que tu m'as envoyé... entre... n'aies pas peur... il est derrière le paravent... et tu resteras ainsi toujours avec moi... »

Il se demandait s'il n'était pas devenu fou de parler ainsi tout seul dans la nuit et le silence, mais au point où il en était, il fallait aller jusqu'au bout.

Le matin, il regarda le cercueil, toujours vide bien sûr et il se prit à sourire. Allait-il s'imaginer qu'il verrait Geneviève à l'intérieur ?

La nuit suivante, il ne fut pas réveillé et en fut étonné. Son sommeil avait-il été si profond qu'il n'avait rien entendu ?

Alors, avant de se coucher, le soir suivant, il prit soin de remonter le ressort de son réveil qu'il plaça sur sa table de chevet.

Celui-ci à l'heure dite sonna. Mais Raymond ne discerna aucun bruit suspect. Il respira, soulagé et s'endormit aussitôt. Il fit l'expérience deux ou trois fois. Les bruits étranges avaient complètement cessé.

Une nuit, il eut la curiosité et le courage (il faut bien le dire) de se lever et d'aller inspecter la bière, il lui sembla qu'à l'intérieur, il y avait comme une bizarre lumière blanche... mais il se demanda au matin s'il n'avait pas rêvé !

En tout cas, par une belle matinée, armé d'une pioche, il creusa une fosse dans un coin reculé de son jardin, là où la terre était assez molle, un endroit abrité de haies.

La nuit qui suivit, il porta doucement, sans faire de bruit, le cercueil vide dans la fosse qu'il recouvrit de terre.

Les voisins du jardin n'ont jamais rien deviné cette nuit-là, car il faisait beaucoup de vent et les arbres gémissaient.

Sur cet emplacement, il planta des rosiers que sa femme aimait tant. Et les rares visiteurs du vieil original furent stupéfaits, l'été suivant, de découvrir parmi les carrés de légumes du jardin, ce parterre de roses rouges semées là, on ne savait trop pourquoi... des roses les plus belles qu'ont ait jamais vues et dont le suave parfum embaumait tout alentour.

Le Miroir ovale

Monsieur le Comte vit seul en son château de Kerguelen. Madame la Comtesse est morte. Depuis, on a laissé les housses sur les fauteuils du grand salon, il n'y a plus de fleurs dans les vases et le piano à queue est fermé pour toujours, même les persiennes sont tirées.

Monsieur n'y pénètre jamais.

Il sort quelquefois sur la terrasse qui domine les frondaisons du domaine ou s'enferme dans sa bibliothèque.

On dit de lui « qu'il a l'esprit dérangé » depuis la mort de sa femme. Il parle seul tout haut, dit des choses incohérentes... parfois se met à crier et à gesticuler... alors, le valet vient le prendre doucement par le bras et le ramène dans sa chambre où il se calme car il est d'un naturel très doux et s'il est mythomane, sa démenche ne présente rien de dangereux.

Mythomane, oui, il raconte à qui veut l'entendre : domestiques, fournisseurs du château, de folles histoires qu'il invente : il dit un jour avoir été capitaine et relate sa vie en mer et ses naufrages ou bien, Général sous... Napoléon ! Il raconte des événements survenus, soi-disant, à quelque membre de sa famille, ou à lui-même, mais avec tant d'assurance que la personne, non prévenue, ne peut mettre en doute ses propos.

On a voilé tous les miroirs... sa douce folie, car il considère ces objets d'une façon très particulière : il veut atteindre les images qu'il y voit à l'intérieur : un coin de parc, un portrait sur le mur, une lampe sur un guéridon... toucher de sa main le fond du tableau...

Les miroirs du château ont donc été déménagés. Il n'y en a même plus dans la salle de bain. Le valet de Monsieur, le rase et le peigne tous les matins, il n'éprouve même pas l'envie de se regarder, il est très docile en tout.

Il a failli, l'été dernier, se jeter dans l'étang du parc. On l'a surpris se mirant dans l'onde, puis défaisant sa veste. Le domestique qui l'avait aperçu, accourut et le reconduisit immédiatement au château où il du s'aliter parce qu'il avait de la fièvre.

Puis on oublia l'incident, seulement, quand Monsieur le Comte se promène dans le parc, quelque serviteur, toujours le surveille de loin... Cette manie de rechercher les miroirs est telle qu'un jour, une femme de chambre ayant laissé, par mégarde son poudrier de cuir Vénitien sur une table – un souvenir de voyage de son fiancé – il l'ouvrit et hurla ne pouvant détacher ses yeux du petit miroir rond qui tapissait intérieurement le boîtier.

Or, un après-midi de Décembre où il pleuvait depuis le matin, il eut le désir de monter au grenier pour y chercher, on ne sait quel livre égaré qu'il ne trouvait pas dans sa bibliothèque. Il prit l'escalier de la tour avec des précautions de voleur, ouvrit une porte branlante qu'aucune main n'avait ouverte depuis fort longtemps et il découvrit le grenier. Il ne se rappelait plus y être monté, mon Dieu, depuis combien d'années ?

La pluie doucement emplissait les gouttières et l'on entendait le chant léger et continu des gouttes... Un chat surpris détala à toutes pattes, causant quelque frayeur au Comte qui recula d'instinct. Devant tout ce fatras, il retrouva son âme d'enfant et en oublia le motif pour lequel il était venu. Amusé, il fureta, souleva des couvercles, déplaça des fauteuils défoncés et soudain il fit un bond ! Dans un angle, gisait un grand miroir sur pied que l'on peut incliner à volonté. Il blêmit. Se regarda : un homme était là devant lui !